

sence, à l'Exposition de Paris; je veux remercier les gouvernements et les peuples de la confiance qu'il nous ont témoignée par l'empressement qu'ils ont mis à y prendre part.

Si le succès de l'Exposition a répondu à leur attente et à la nôtre, que l'honneur en revienne aux éminents organisateurs de cette grande entreprise et à leurs plus modestes coopérateurs. Tous ont rivalisé d'intelligence et de zèle dans l'accomplissement des missions si difficiles et si diverses qu'ils avaient acceptées.

Quand le gouvernement de la République convia les savants, les artistes et les travailleurs de toutes les nations à se réunir dans notre capitale, la France venait de traverser de douloureuses épreuves, et son industrie n'avait point échappé aux atteintes de cette vaste crise commerciale qui pesait déjà sur le monde entier, et cependant, l'Exposition de 1878 a égalé, sinon surpassé ses devancières.

Remercions Dieu qui, pour consoler notre pays, a permis que cette grande et pacifique gloire lui fût réservée.

Nous constatons avec d'autant plus de satisfaction ces heureux résultats, que, dans notre pays, le succès de l'Exposition internationale devait tourner à l'honneur de la France. Il ne s'agissait pas seulement, pour nous, d'encourager les arts et de constater les perfectionnements apportés à tous les moyens de production, nous avions surtout à cœur de démontrer ce que sept années, passées dans le recueillement et consacrées au travail, avaient pu faire pour réparer les plus terribles désastres.

On a pu voir que la solidité de notre crédit, l'abondance de nos ressources, la paix de nos cités, le calme de nos populations, l'instruction et la bonne tenue de notre armée, aujourd'hui reconstituée, témoignaient d'une organisation qui, j'en suis convaincu, sera féconde et durable.

Notre ambition nationale ne s'arrêtera pas là. Si nous sommes devenus plus prévoyants et plus laborieux, nous devons encore au souvenir de nos malheurs de maintenir et de développer parmi nous l'esprit de concorde, le respect absolu des institutions et des lois, l'amour ardent et désintéressé de la patrie.

Les cris de: Vive la République! saluent la fin de ce discours. Puis, après une allocution de M. Teisserenc de Bort, la distribution des récompenses, diplômes, décorations et médailles commence.

Dès que la distribution des grands prix et des décorations est terminée, le Président de la République descend de son estrade, suivi des présidents des deux Chambres, des princes et des ministres. Le cortège, ainsi composé, passe devant le front des groupes, et chacun remonte en voiture avec le même cérémonial qui a été suivi à l'arrivée. Je n'ai pas besoin de vous dire que Paris s'était spontanément pavoié durant cette journée mémorable, et que les illuminations de la soirée ont rappelé, par le nombre et l'éclat, la fête du 30 juin. Seulement, cette fête-ci a été toute spontanée chez les habitants de la capitale.

Le lendemain de la distribution des récompenses, le maréchal donnait aux princes et à dix mille invités une superbe fête de nuit à Versailles. La pluie a malheureusement contrarié ces réjouissances; ce qui n'a pas empêché la présence d'une foule énorme de curieux. Cette fête de nuit a commencé à neuf heures. La cour d'honneur du palais et le parc étaient éclairés à la lumière électrique, et des orchestres militaires ont joué dans le parc durant toute la soirée. La grande galerie des Glaces présentait un coup-d'œil féérique, illuminée qu'elle était par 1,790 bougies.

On a tiré, en haut du canal, un superbe feu d'artifice que l'on a pu voir de toutes les fenêtres du palais donnant sur le parc.

La baronne Alphonse de Rothschild a aussi offert une grande fête aux princes étrangers présents à Paris, dans son château de Ferrières.

Quelques jours plus tard, un dîner de 60 couverts avait lieu à l'Élysée. C'était comme l'épilogue obligé de cette longue série de fêtes.

A neuf heures, un feu d'artifice a été tiré dans le parc attenant au palais présidentiel.

A. ACHINTRE.

L'HON. LOUIS RENAUD

L'hon. Louis Renaud est mort, la semaine dernière, à Sainte-Martine, où il vivait depuis quelques années. M. Renaud, simple charretier il y a trente ans, a été, de 1850 à 1864, l'un des plus grands et des plus riches commerçants de fleur et de grain du pays. Il faisait des affaires

pour des millions; son nom était dans toutes les bouches, et ses heureuses et immenses spéculations excitaient partout l'admiration.

Ses compatriotes étaient fiers de ses succès, de son influence et de l'honneur qu'il faisait au nom canadien. On rendait hommage aux qualités remarquables de cet homme, qui s'était élevé si haut, sans instruction, sans autres ressources que son esprit d'entreprise, son génie des affaires et la confiance que son caractère inspirait.

Il apprit à lire et à signer son nom lorsqu'il fut devenu riche.

Sa fortune, son jugement et l'estime dont il jouissait en firent même une puissance politique pour le parti conservateur auquel il rendit des services immenses. Il a été, pendant plusieurs années, l'un des bras de Sir Georges Cartier, le protecteur ou le parrain des candidats et des journaux pauvres.

Dans les affaires comme dans la politique, il a fait l'avenir d'un bon nombre de personnes qui, aujourd'hui, occupent des positions importantes. Combien de maisons de commerce il a fondées et supportées! Que de familles il a fait vivre! Il aimait à faire travailler, à donner aux autres les moyens de faire fortune, aidait les jeunes gens et montrait souvent une largeur d'idées et de sentiments qu'on trouve assez rarement chez les hommes parvenus si vite.

Il a eu ses défauts, il a commis des fautes, sans doute—quel est l'homme que la fortune ne gâte pas un peu? Il n'a pas su s'arrêter, par exemple, dit-on, à temps dans la voie de la fortune; la sagesse qui l'avait distingué si longtemps finit par l'abandonner. Mais nous n'hésitons pas à dire que dans la mauvaise comme dans la bonne fortune, il a été supérieur à la plupart des hommes, et que s'il eût été moins généreux et délicat, il aurait agi autrement qu'il n'a fait, dans son intérêt personnel.

Combien de fois il a dit à ceux qui lui conseillaient de se retirer du commerce, dans un temps où il valait près d'un million de piastres, qu'il tenait à rester dans le commerce, à conserver sa maison à cause de tous ceux qui en dépendaient, de toutes ces familles auxquelles il faisait gagner leur vie et dans l'intérêt du nom et de l'influence de ses compatriotes! Et plus tard, lorsque la fortune le trahit, lorsqu'il se vit entraîné dans la ruine, quels nobles efforts il fit pour payer ses créanciers jusqu'au dernier sou! La providence seconda son courage; après bien des vicissitudes, après une lutte acharnée contre l'adversité, il réussit à se retirer avec une centaine de mille piastres, après avoir payé tout ce qu'il devait.

La santé lui fit défaut presque en même temps que la fortune; des infirmités et des souffrances cruelles ont affligé les dix dernières années de sa vie.

Chrétien ferme et sincère, il offrit à Dieu ses infortunes et ses souffrances, et mourut dans la paix et l'espérance que donne la religion.

L.-O. D.

M. Renaud avait épousé, en premières noces, dame Marie-Aimée Pigeon, dont Montréal a connu la bonté et la charité; en secondes noces, dame Hélène Duvert, mère de M. Gustave Drolet et belle-mère de l'hon. juge Rainville.

Il eut de son premier mariage huit enfants qui sont encore vivants. Son unique fille a épousé l'hon. F. X. A. Trudel, qui lui a succédé au Sénat comme représentant de la division de Salaberry.

M. J. B. Renaud, riche marchand de Québec, est son frère.

On lit dans un journal français:

Quel est le sauvage, quelle est l'aliénée, quel est le vandale, quelle est la barbare qui a bien pu imaginer la forme nouvelle des chapeaux dont se coiffent tant de Parisiennes, dociles esclaves du panurgisme?

Vous les avez vus comme moi ces hideux couvre-chefs qui rappellent avec aggravation de laideur la visière des casquettes d'invalides ou les abat-jour verts dont les malheureux atteints d'un commencement de cataracte sont obligés de s'affubler pour fuir la clarté du soleil.

Il n'est pas de femme, si jolie qu'elle soit, qui puisse résister à cet éteignoir abominable.

CHRONIQUE AMÉRICAINE

NEW-YORK, 15 novembre 1878.

Les Américains, qui se plaignent qu'on empêche leurs nationaux de pêcher dans les eaux de Terre-Neuve, peuvent être fiers du coup de filet qui a coûté environ trois millions de dollars à *Manhattan Savings Bank*, au coin de Bleecher street et de Broadway.

Ce vol colossal, qui a été commis en plein jour, un dimanche matin, à la barbe de la police, dépasse tout ce qu'on a vu jusqu'à ce jour. A part les voleurs que personne n'a aperçus, on parle beaucoup du portier de l'établissement qui leur a donné les clefs pour ouvrir les coffres-forts. La conduite équivoque de ce cerbère si peu farouche, possesseur en même temps de pareils secrets, fait naître bien des doutes, et ouvre le champ à toutes les conjectures. A coup sûr, dans cette circonstance, on peut s'écrier comme Bazile: "Qui trompe-t-on ici?"

Heureuse Amérique! chez elle, tout est sublime! On admirait déjà son Niagara, ses *sleeping-cars* et ses steamboats mirobolants; bientôt, les *cocinneys* du vieux monde lui envieront jusqu'à ses portiers! et sa police!

C'est bien à propos que les élections du 5 novembre sont venues faire diversion à ce scandale public. Je ne m'appesantirai pas sur la victoire d'une certaine coalition des nouveaux partis contre Tammany Hall et les républicains; ni je ne commenterai l'élection de M. Edward Cooper, fils du vénérable Peter Cooper, philanthrope et inflationniste, au poste important de la mairie de New-York. On apprendra aussi avec indifférence que le fameux Butler a échoué, à Boston, comme candidat au poste de gouverneur. Les inflationnistes et les socialistes, comme on le voit, font beaucoup plus de bruit que de besogne; on annonce de partout leur déconfiture. Nous pouvons dormir tranquilles: Catilina n'est pas encore à nos portes!

La politique, hélas! voilà notre misère, Mes meilleurs ennemis me conseillent d'en faire. Etre rouge ce soir, blanc demain, ma foi, non!

Musset a raison; laissons cette intrigante qui se fait un jeu de nos soucis; parlons d'autre chose, de la science, par exemple; c'est un terrain neutre où toutes les opinions peuvent se donner la main sans trop se déchirer.

Et j'abord, parlons du projet aussi nouveau qu'incroyable d'une Exposition universelle à New-York, dans un temps plus ou moins rapproché. Les représentants du haut commerce et de la haute industrie des Etats-Unis ont eu dernièrement une conférence à ce sujet.

On n'est pas d'accord, mais pas du tout, sur la date de cette fameuse exposition; les plus pressés la voudraient tout de suite, mais d'autres, plus sages, ne comptent inviter le Monde à ce tournoi industriel que dans dix ans, afin de laisser aux Etats-Unis le temps d'étonner la vieille Europe par le tableau magique de son inconcevable activité. Dans dix ans, peut-être découvrirra-t-on enfin le moyen de diriger les ballons dans l'espace. La vapeur, devenue rococo, serait-elle à cette époque supplantée par l'électricité? et l'oxygène, extrait en grande quantité de l'eau, fournirait-il au monde un nouveau calorique? *That is the question!*

Dans dix ans, l'isthme de Panama sera coupé par un canal interocéanique, le pont de Brooklyn sera achevé, et la statue de la Liberté, élevant à plus de cent pieds son flambeau gigantesque, saluera superbement tous les pavillons qui flotteront au large de Bedloe Island.

Qui sait s'il ne faudra pas encore dix ans à M. Edison, en ce moment malade à Menlo Park, pour mettre à exécution son projet de lumière électrique qui doit remplacer le gaz et même les lampes dans les familles?

L'inventeur du phonographe et de la plume électrique réserve sans doute au monde une plus grande surprise; à la prochaine exposition paraîtra enfin son nouveau et puissant moteur électrique qui va révolutionner la mécanique et la navigation.

En attendant le résultat de tant de promesses scientifiques, on n'apprendra pas sans intérêt que l'illustre savant vient encore de doter son pays d'un petit chef-d'œuvre très-mignon que le *Sun* appelle une machine parlante. Cette merveille, admirée par les amis de la maison, articulée déjà très-bien certaines syllabes, et madame Edison assure même, à qui veut l'entendre, que son mari n'a rien produit qui lui fasse plus d'honneur.

ANTHONY RALPH.

EN FUMANT

Il n'y a peut-être pas de pays où le sens des affaires politiques, la connaissance des rouages de l'administration, soient si répandus qu'au Canada. Cela tient à nombre de causes qu'il n'est pas nécessaire de rappeler ici.

Néanmoins, comme dans toute règle, il y a chez nous des exceptions, et, on le comprend, elles ne peuvent être qu'amusantes.

* *

C'est ainsi que, en 1872, on entendait dire dans le faubourg Québec: "Cartier est battu; Jetté va prendre son titre de baronnet et son portefeuille de ministre."

* *

Le qualificatif de *sir* imposé aux baronnets a produit des erreurs réjouissantes. Sir Georges Cartier recevait des lettres adressées à "Sa Majesté Sir Cartier."

* *

Un messenger du Sénat, brave et joyeux garçon d'ailleurs, m'assure qu'il reçoit des lettres qui lui donnent le traitement d'honorable..., vu que ceux du Sénat portent ce titre.

* *

Un autre messenger, en visite dans sa famille—il y a trente ans de cela—répondait aux curieux qui lui demandaient à quoi il était employé: "Ah! à bien des choses. J'aide M. Lafontaine, et M. Lafontaine m'aide, etc."

* *

Un employé permanent est regardé, par quelques naïfs, comme un fonctionnaire au-dessus des ministres—pour la bonne raison qu'il n'est jamais en cause dans les gazettes et sur les hustings, tandis que les ministres se rendent coupables de toutes sortes de méfaits et sont souvent renvoyés pour ces escapades.

* *

L'autre jour, Mollie Flanagan se plaignait que son mari allait peut-être manquer d'ouvrage sur les travaux du gouvernement: "C'est, dit-elle, par suite d'un mauvais tour qu'un nommé Macdonald a joué à M. Mackenzie pour faire perdre sa place à ce dernier." Elle ne voyait pas plus loin en politique.

* *

J'ai entendu dire, à Ottawa, que M. Mackenzie quitterait la capitale au printemps, "parce que son temps de gouvernement est expiré..." comme celui de lord Dufferin.

* *

A propos, on pourrait remettre en vogue cette caricature de Cham qui représente un solliciteur pénétrant dans le cabinet d'un nouveau ministre. Le messenger accourt, le retient sur le seuil et lui dit: "Monsieur, votre ami n'est plus là!" Et l'autre de répondre: "Imbécile! c'est toujours mon ami qui est là!"

* *

De fil en aiguille, une autre anecdote. Hier, M. Mackenzie et le Dr Tupper arrivent par le même convoi de chemin de fer. Le premier descend et se trouve en face d'un messenger qui, cédant à l'habitude, s'empresse auprès de lui. "Merci, mon bon Joseph, merci, fait M. Mackenzie; vous vous oubliez—voici le Dr Tupper qui vous attend." En effet, le messenger était allé à la gare au devant du nouveau ministre des travaux publics, successeur de M. Mackenzie.

* *

Le lendemain de son arrivée à Ottawa,